

Pourquoi est-il si méchant ?

Anti-nantis. Les vrais resorts de Jean-Luc Mélenchon.

PAR MICHEL REVOL

Clermont-Ferrand, un jour de 2001. Le ministre délégué à l'Enseignement professionnel, Jean-Luc Mélenchon, doit rencontrer 300 enseignants dans un amphithéâtre de la ville. Lorsqu'il arrive, escorté de ses conseillers et de madame la rectrice, l'assistance est dissipée. Debout au pied des gradins, Jean-Luc Mélenchon ne dit rien. Il attend. Trente secondes, une minute. Au fur et à mesure, le silence gagne les travées. Le ministre ne dit toujours rien. Il fixe du regard les rangs. Alors, un prof se lève. Puis deux. Puis trois. Puis toute la salle est debout. L'autorité est respectée. Le protocole aussi. La séance peut commencer.

Plus de dix ans ont passé, et on imagine mal l'homme du bruit et de la fureur imposer avec autant de fermeté la bienséance républicaine. Il y a encore quelques jours, il invectivait les dizaines de milliers de partisans massés sur la plage du Prado, à Marseille. Debout face à la mer, il les appelait à la révolte, à l'insoumission, au grand coup de balai contre tous ceux qui nous dirigent. Depuis le début de la campagne, depuis même son engagement en politique, Mélenchon veut

La bonne paie

Député européen, Jean-Luc Mélenchon gagne chaque mois 7 956,87 euros brut. Une indemnité de frais (bureau, téléphone...) de 4 299 euros mensuels s'y ajoute. Il peut en outre toucher une indemnité s'il est présent à certaines réunions officielles au sein de la Communauté européenne (304 euros par jour) ou en dehors (152 euros par jour). Jean-Luc Mélenchon est propriétaire d'un appartement de 76 mètres carrés à Paris (valeur estimée : 450 000 euros) et d'une maison de campagne dans le Loiret (valeur estimée : 150 000 euros). Son épargne se monte à environ 20 000 euros et son passif (emprunt immobilier) à 130 000 euros.

renverser l'ordre établi. Son ennemi, c'est ce qu'il nomme l'«*oligarchie*», aréopage obscur dans lequel il mélange, selon son humeur, le «*nanti*», le «*sachant*», le «*satisfait*», autant de privilégiés qu'il désigne avec affectation et un rien de mépris. Dans ce panthéon de l'adversaire, le riche figure en bonne place, pas très loin des journalistes, qu'il insulte régulièrement. Tout au long de ses meetings et de ses émissions de télé, Mélenchon prend un malin plaisir à menacer le bourgeois et sa fortune : «*Vous allez payer, messieurs-dames les riches (...) votre argent qui pue, vos méthodes dégoûtantes.*»

Pour Mélenchon, le riche, c'est d'abord le rentier. Cette figure incarne tout son contraire, lui, le petit pied-noir débarqué en métropole sans beaucoup d'argent puis, té-

moigne un ami, traité de «*bougnoule pendant des mois*» dans son école de Normandie. Ses proches assurent qu'il n'y a pas là de frustration à l'égard de la richesse. Jean-Luc Mélenchon, disent-ils, ne s'intéresse pas à l'argent. Lorsque l'ancien sénateur socialiste évoque Liliane Bettencourt, en conflit ouvert avec sa fille, c'est pour la plaindre. «*La pauvre dame, qui a tant d'argent mais si peu d'amour*», dit-il avec sans doute un brin d'ironie.

Volet cassé. Le confort matériel n'est pas plus une motivation. Certes, il a réalisé une plus-value en revendant sa permanence de sénateur à Massy, mais Mélenchon ne vit pas dans le luxe. Lorsqu'il venait le voir dans sa maison de l'Essonne, dans les années 90, son vieux copain René Revol,



Fier. Jean-Luc Mélenchon en voiture dans Paris, en mars. Le candidat du Front de gauche n'hésite pas à se déclarer l'ennemi des «*oligarques*».

Le déjeuner secret avec Guaino

C'était il y a deux ans, au restaurant de l'Institut du monde arabe. Henri Guaino, le conseiller spécial de Nicolas Sarkozy, et Jean-Luc Mélenchon, le futur candidat à la présidentielle, déjeunaient à la même table, en toute discrétion et grâce à l'entremise du journaliste Eric Zemmour. Durant près de deux heures, Guaino et Mélenchon – à qui, par ailleurs, on reproche d'avoir assisté à la décoration de Patrick Buisson, conseiller maurassien du président – ont échangé leurs avis sur la participation de la France au commandement intégré de l'Otan, sur l'Europe et la vie politique française, se trouvant de nombreux points communs. De ce déjeuner est née une véritable complicité entre ces deux fervents républicains, qui se tutoient. Pour la petite histoire : Mélenchon ayant quitté plus tôt le restaurant, c'est Guaino qui a réglé l'addition. S. M.

aujourd'hui maire de Grabels (Hérault), s'amusait de l'état des lieux. «*Il y avait un volet roulant dans sa maison qui commandait le passage entre le salon et le jardin. Le volet restait fermé parce qu'il était cassé, mais Jean-Luc ne voulait pas le réparer. "C'est pas grave, disait-il, il y a plus important."*»

L'oligarchie qu'il stigmatise est aussi composée des «*belles personnes parfumées*», ces surdiplômés confortablement installés au pouvoir. Mélenchon n'a pas eu droit aux voies royales menant à ces prébendes. «*A la fac de Besançon, Jean-Luc ne savait sans doute pas que Sciences po et l'Ena existaient*», explique un intime. Or Jean-Luc Mélenchon, nanti d'une seule licence de philo, s'estime aussi brillant et cultivé qu'eux. Il ne nourrit aucun complexe intellectuel vis-à-vis des énar-

ques, qui pullulent au PS. L'ancien sénateur de l'Essonne a sincèrement aimé son parti, mais il ne regrette pas Solferino. «*Ne me mettez pas dans la même boîte que mes contemporains. Les socialistes n'ont pas de fil à conscience idéologique. Si vous aviez vu le niveau de bêtise qui régnait au PS!*» confiait-il au Point il y a peu.

Mélenchon se souvient des arrangements de François Hollande avec la démocratie (au congrès de Brest, en 1997, Hollande lui promet de gonfler son score mais ne tient pas parole) et des petites humiliations qu'il lui fait subir. Un jour, au bureau national, Jean-Luc Mélenchon prend la parole pour évoquer le conflit entre la Géorgie et la Russie. Il affirme que ce n'est plus un combat né de la guerre froide, mais un conflit de nature capitaliste. Une semaine plus tard, toujours au bureau national, l'ancien ministre Louis Mermaz expose exactement la même théorie. Le premier secrétaire, François Hollande, salue son intervention : «*Merci, Louis, pour la qualité de ton analyse.*» Surs a chaise, Mélenchon fulmine. Il se sent publiquement humilié par Hollande. «*J'en avais les larmes aux yeux. J'avais envie de le gifler, lui qui organisait des surbouts à l'Ena pendant que je faisais signer des pétitions pour les refuzniks.*»

En s'émancipant en 2008 du PS, Mélenchon s'est libéré. «*Ces gens sont trop bien élevés*», persifle le candidat du Front de gauche. Il peut enfin dire ce qu'il pense, injurier les importuns, blâmer ses ennemis. Jeune étudiant à Besançon, déjà, il renversait la table. Au début des années 70, René Revol est dépêché

dans le Doubs par son syndicat, l'Unef. Sa mission : récolter des renseignements sur ce jeune militant frondeur. «*On parlait de lui comme d'une tête brûlée!*» raconte-t-il. Revol arrive au restaurant universitaire de la fac bisontine et voit le jeune Mélenchon debout sur une table, invectivant une petite foule d'étudiants. «*J'étais épaté. Jean-Luc était déjà capable d'improviser de lui-même un meeting et de retourner une salle, alors que tous nos militants étaient très disciplinés*», se souvient-il.

Courtois en privé. Mélenchon n'a pas beaucoup changé. «*Quand Jean-Luc n'a pas de place à table, il pousse tout le monde pour s'asseoir!*» raconte un de ses amis, Bernard Pignerol, conseiller diplomatique de Bertrand Delanoë. Mais on se trompe en réduisant Mélenchon à cette image de leader tonitruant et colérique. D'abord, Mélenchon se méfie de ses propres débordements. «*Prends garde, mon ami, mes colères m'ont fait perdre dix ans en politique*», a-t-il confié un jour à un intime. Et dans le privé Mélenchon est un homme plutôt courtois et pondéré. Il prend toujours des nouvelles des camarades malades, célèbre la réussite aux examens de ses jeunes collaborateurs, apprécie les grandes tablées de copains. Longtemps, à la fin de l'été, il a organisé des week-ends dans sa maison de campagne du Loiret. Mélenchon a arrêté quand il s'est rendu compte que certains tentaient de s'incruster parce qu'il était ministre. «*Jean-Luc a horreur de la courtoisie*», témoigne un proche. Jean-Luc Mélenchon ■■■

L'ART DE L'INVECTIVE

«*Vous allez payer, messieurs-dames les riches (...) votre argent qui pue, vos méthodes dégoûtantes.*» Rouen, le 6 mars.

«*Dans ce pays, les seuls assistés sont les riches.*» Marseille, le 14 avril.



Contre-courant. A la convention nationale du Parti socialiste, à L'Haÿ-les-Roses, en mars 1996.



Discipliné. A son bureau du ministère de l'Enseignement professionnel, en juin 2000.



Opposant. Contre François Hollande au congrès du PS, à Grenoble, en novembre 2000.

■ ■ ■ est ainsi fait : on est avec ou contre lui. Ceux qui ont quitté le PS avec lui en 2008, comme François Delapierre, son bras droit, ont toute sa confiance. Les autres, ceux qui l'ont rejoint après, ont une relation plus distante. Clémentine Autain, pourtant sa talentueuse porte-parole, fait ainsi partie du deuxième cercle, pas du premier. Quant aux camarades restés au PS, quelque chose s'est brisé. Jérôme Guedj était son chouchou, l'un des trois (avec Clémentine Autain et Stéphane Pocrain) auxquels Mélenchon prédisait un grand avenir politique. Resté au PS, Guedj est devenu président du conseil général de l'Essonne ; mais il a perdu un ami. En début d'année, Jean-Luc Mélenchon lui envoie un SMS pour le remercier d'avoir dit des choses aimables sur lui à la télé. L'échange est froid et se conclut par une formule lapidaire : « La bise à tes parents. » Ce sera tout. C'était le premier contact que Jérôme Guedj avait avec son père politique depuis quatre ans ; il n'y en a pas eu d'autre depuis.

Les colères de Mélenchon masquent aussi un grand respect pour la République. Il veut renverser l'ordre établi, pas l'ordre républicain. Entre 2000 et 2002, il vit une sorte d'extase en participant au gouvernement de Lionel Jospin. « Le gouvernement le plus à gauche de toute l'Europe ! » clame le ministre – apprécié – de l'Enseignement professionnel, oubliant un peu vite les privatisations à la pelle. Au PS, ses camarades rient sous cape :

Mélenchon le gauchiste aurait vendus habits de révolutionnaire pour un maroquin. « C'était le plus fayot avec Jospin », glisse un hiérarque socialiste. Réglo en public avec le Premier ministre, Mélenchon n'hésitait pourtant pas à le contredire en privé, loin des caméras.

Lorsqu'il s'agit de la République, Mélenchon est un homme discipliné. Le respect de ses symboles s'impose. Marianne Louis, une ancienne camarade de l'Essonne, se souvient que le sénateur vérifiait toujours avec soin que l'écharpe tricolore de chaque élu, lors des cérémonies officielles, soit bien mise. « Il fallait qu'elle soit droite, qu'elle tombe bien comme il faut ! » raconte la conseillère régionale d'Ile-de-France. Un autre jour, lors d'un mariage dans l'Essonne, Mélenchon enjoint à un copain d'enlever son chapeau dans la mairie. « C'est la maison de la République », lui fait remarquer le patriote Mélenchon. Ne confiait-il pas il y a quelques mois au *Point* : « Lire tous les matins dans la presse que la France va mal, c'est ma crucifixion quotidienne » ?

Ego. Jean-Luc Mélenchon n'aurait pas de frustrations. Ni son extraction sociale ni ses études modestes ne sont des moteurs de sa radicalité, dit Julien Dray, qui le connaît bien. Après tout, quand on est plus jeune sénateur de France à 35 ans puis ministre de la République à 49, on peut être satisfait de son parcours républicain. Pourtant, la réussite de son pari – quitter le PS



Radical. Jean-Luc Mélenchon à 41 ans.

Le poète du Prado

Et l'on vit des mamas d'origine marocaine lancer des youyou tandis que, sur scène, Jean-Luc Mélenchon déclarait être venu « recevoir sur cette plage, au bord de ses lèvres fraîches, le baiser de la Méditerranée ». Et les mêmes de lever des yeux brillants vers le poète du Front de gauche, qui les invitait à « écouter le murmure de l'histoire longue qui travaille en nous » et à ne pas laisser « la mer violette, comme disait Homère, devenir ce cloaque ». C'était à Marseille, le 14 avril. « Je ne comprends pas tous les mots, mais c'est généreux et c'est beau », s'extasie Oumaima, 52 ans. L'instant d'avant, Mélenchon grondait : « Quand on parle à l'esprit, à la conscience, alors toutes les consciences entendent. » A. C.

pour créer son parti avec le PCF – semble ravir son ego. Jean-Luc Mélenchon est fier de son succès et le montre. A la fin du mois de février, lorsqu'il arrive au Salon de l'agriculture, un homme en costume-cravate fend la foule de journalistes qui entoure le candidat à la présidentielle et lui lance, courtois : « Bonjour, monsieur Mélenchon. Je suis le vice-président du Salon. Je vous souhaite la bienvenue. » Alors, Mélenchon serre la main de l'homme et rétorque, goguenard : « Ah, vous êtes le vice-président. Et il est où, votre président ? » Désormais, Mélenchon est le chef et il veut être reconnu avec les égards dus à son rang.

Dans son programme, le candidat à l'Elysée avance que les patrons qui n'acceptent pas sa règle (un écart maximal de 20 entre le plus bas et le plus haut salaire) peuvent partir, parce que ceux qui sont derrière sont aussi bons. Dans quelques années, Jean-Luc Mélenchon laissera aussi sa place à la jeune génération, incarnée notamment par François Delapierre. En attendant, il prépare le troisième tour de la présidentielle. Son programme ne vise pas à conquérir l'Elysée en mai, il vise à créer un rapport de forces avec le pouvoir. « Les mics à 1 700 euros ou la titularisation des 800 000 précaires dans la fonction publique, personne n'y croit. C'est du gauchisme ! » reconnaît en se marrant un dirigeant du PCF. Rendez-vous est déjà pris pour la rentrée, puis pour 2017. Mélenchon pourrait alors devenir très méchant ■

WITTSIPA - FACELLY/SIPA - HALEY/SIPA - MARIT/AF

Ils sont contre les riches, tout contre

Militants.

Experts en grandes fortunes, Michel et Monique Pinçon-Charlot inspirent Mélenchon.

PAR VIOLAINE DE MONTCLOS

Ce matin, aux aurores, ils ont tracté aux sorties du métro comme du temps de leurs jeunes années au Parti communiste. Ils ont 66 et 70 ans. Est-ce l'effet de cette seconde jeunesse ? Dans le café des Halles où ils m'ont donné rendez-vous, ils ont l'air d'en avoir 18. Michel et Monique Pinçon-Charlot, sociologues et anciens directeurs de recherche au CNRS, ont été contactés en 2008 par le parti de Jean-Luc Mélenchon et lui offrent depuis – en plus des tracts – des exposés et des argumentaires, le décryptage d'un monde dont ils sont devenus les experts : les riches... « Ensuite, ils en font ce qu'ils veulent », dit Michel.

Leur dernier exposé ? Un éclairage sur les réseaux fortunés de François Hollande, sur ses amitiés chez les grands banquiers, chez les héritiers. Parce que cette planète-là est depuis plus de vingt ans leur laboratoire. Parce que, lorsque leurs collègues promenaient leurs cahiers dans les HLM ou chez les ouvriers, eux sont partis, au milieu des années 80, explorer Neuilly, les rallyes et les chasses à courre, l'avenue Montaigne et les grandes familles. En une dizaine d'ouvrages à succès, les Pinçon, candides au pays des nantis, ont construit une véritable anthropologie du



riche et sont devenus eux-mêmes un objet de curiosité : inénarrable couple dont la légendaire Kangoo s'est si souvent garée dans les cours des hôtels particuliers et dont les tenues de VTT rose bonbon – ils suivaient les chasses à vélo – ont si souvent tranché avec la mise « classieuse » de leurs hôtes.

On les a soupçonnés, évidemment, de prendre un peu trop goût à ce monde passé à la loupe. Ils admettent y compter des amis, avoir, c'est vrai, apprécié l'élégance, la culture et la courtoisie qui vont parfois de pair avec le portefeuille. « L'impolitesse des classes moyennes... » soupire même drôlement Monique. Seulement, il y a eu le Fouquet's, cette collusion visible, tellement décomplexée, entre le monde politique et les grandes fortunes. « On les connaissait, tous ces gens. On savait les combines, les paradis fiscaux. Voir montrés du doigt

Tandem.

Les sociologues Michel et Monique Pinçon-Charlot ont consacré leurs vingt-cinq dernières années à l'étude du monde fortuné.

les supposés fraudeurs aux allocations quand, dans ce monde-là, la fraude au fisc se pratique dans les grandes largeurs, c'était insupportable. » Retraités du CNRS, ils entreprennent d'écrire le journal exaspéré de la sarkozie et publient, en 2010, « Le président des riches » (1). Signe que le thème réveille dans ce pays une colère atavique, leurs séances de signatures en province voient affluer chaque fois des centaines de personnes et se transforment même spontanément en meetings. Six mois durant, les Pinçon ahuris sont « accueillis comme des rock stars », s'amuse Monique.

Eclaireurs. Mélenchon, ils ne l'ont jamais rencontré, refusent qu'on les peigne en groupies, mais lui savent gré d'avoir su mettre les mots sur cette rage qu'ils ont vue monter. La haine des riches ? « Non, mais bien la guerre des classes », dit Michel. « Celle d'en haut, que nous avons si longtemps analysée, est incroyablement cohérente et organisée. Elle a ses lieux de rencontre, ses signes de reconnaissance et son système de cooptation. Il est temps que la classe populaire réapprenne elle aussi, pour mener le combat, à s'organiser. » Dans cette guerre, ils servent donc d'éclaireurs et aident, au fond, le Front de gauche à connaître ses ennemis.

L'addition se présente et Michel s'en saisit. Clin d'œil : « Avec ce que l'on a touché en droits d'auteur », dit-il. Il se doute bien que la question viendra : 130 000 exemplaires vendus du « Président des riches », c'est là l'ironie de l'affaire, ont évidemment mis du beurre dans leurs propres finances. Rien ne les y oblige, mais Monique détaille les dépenses effectuées. Les fenêtres, les gouttières et le toit refait, et il restait des sous. « On en fait profiter nos familles », dit-elle. « Comme quoi on est toujours le riche de quelqu'un... ■

1. La Découverte, 228 p., 9,70 €.

La haine des riches ? « Non, mais bien la guerre des classes », dit Michel.

Rendez-vous avec Mélenchon

PAR CHRISTINE ANGOT

Récit. Après François Hollande et Marine Le Pen, l'écrivain raconte Jean-Luc Mélenchon.

Sur l'argent, dans *Le Point* du 5 avril, Jean-Pierre Winter dit : « Personne ne parviendra jamais à priver qui que ce soit du plaisir inouï qu'il prend à ne rien donner de ce qu'il a. » Et que ça ne conduirait pas à l'harmonie sociale souhaitée. Parce qu'il y a de toute façon mille et une manières de narguer et de frustrer les autres, en faisant la rétention de ce qu'on a, qu'on ne veut pas partager, et que cette jouissance de ne pas donner, personne ne la retirera jamais à personne. Qui que nous soyons, il y a toujours quelque chose de nous que les autres veulent et qu'on se fait une joie de ne pas leur accorder, et cette joie, personne ne pourra jamais nous la retirer.

Mélenchon s'est fixé pour but d'y parvenir quand même. Par l'insurrection civile. Par les mots. Par la foule. De la Bastille à la plage du Prado, à son appel elle se robespierrise, s'électrise. Par son charisme, par son caractère, par son talent. Par l'art oratoire. La culture. Victor Hugo. L'étude de l'Histoire, des grandes guerres, de la stratégie. Et de la phrase latine, qui rejette le verbe en fin de phrase, créant ainsi un suspense, une tension, un teasing, un teasing vers le sens, que l'orateur délivrera au dernier moment, pour le laisser éclater « dans le lit de la rivière », comme il dit.

Il a dit que le fleuve qui déborde ne rentrerait pas dans son lit. Les gens seraient sortis de leur lit, comme le fleuve qui déborde, et ils n'iraient pas se recoucher. Ils seraient tous debout, tous réveillés, tous ceux qui ont dit non en 2005 seraient prêts à le répéter. Il a dit que les mots étaient des clés. Il a parlé de bourgeois, de « Germinal », d'écologie, de partage de la richesse et d'amour.

Dans une interview à *Gala*, il avait dit qu'un jour il aimerait bien écrire un roman d'amour. « Vous vous la jouez Giscard d'Estaing, là... » avait rebondi la journaliste. Alors lui : « Non, lui c'est trivial ! Sérieusement. Ce dérèglement m'intéresse, cette part d'humanité la plus humaine qu'on a en soi. La façon dont on se projette sur l'autre. Les questions de fusion et d'identité dans l'amour sont passionnantes. »



Christine Angot est née en 1959. Prix de Flore 2006 pour « Rendez-vous » (Flammarion), elle a publié en 2011 « Les petits », chez le même éditeur.

Tout le monde lui parle de son talent depuis qu'il est adolescent, on lui dit : « Vas-y toi, vas-y », l'autre jour, au « Grand Journal », Bernard Lavilliers a dit qu'il y avait deux cadors dans cette campagne, Sarkozy et lui.

Je suis dans le petit salon de BFMTV, Mélenchon va être interviewé par Mazerolle, et avant d'entrer sur le plateau il croise Henri Guaino, qui en sort. « J'espère que t'es prêt à courir parce que j'arrive. » Tout le monde rit, les journalistes se serrent autour d'eux pour ne rien perdre de l'échange qui va avoir lieu pendant la pause de publicité. Guaino : « Tu es de plus en plus gaullien dans tes discours. » Les deux hommes, debout, devisent quelques minutes. Le rythme gaullien, l'art oratoire, l'Afghanistan, Mélenchon détaille la composition de la phrase :

« Quand tu allonges la phrase, comme dans la phrase latine, en rejetant le verbe à la fin, tu crées une tension, un teasing, car tu cours après le sens que tu as posé. »

La cravate bleue discute avec la cravate rouge, les deux ont attentivement regardé les vidéos de De Gaulle. La cravate rouge poursuit sa démonstration :

« Quand tu regardes les vidéos, tu vois que, pendant son discours, le Général a souvent les yeux dans le vague. C'était parce qu'il récitait. Il savait jusqu'où il devait conduire sa phrase, alors il gardait son souffle, pour aller jusqu'au bout, et ça lui donnait ce regard, avec les yeux dans le vague. »

— Et toi, tu récites ?

— Non. Moi, j'ai deux, trois notes, mais... Tiens, d'ailleurs, à la Bastille j'ai parlé d'un nouveau concept, et je l'ai repris à Toulouse, de la France comme nation non pas occidentale, mais nation universaliste. Tu devrais regarder, tu as vu ça, non ?

— Pas encore.

— J'ai dit que la France n'était pas une nation occidentale, mais universaliste. Ça m'est venu l'autre jour, en discutant de la prostitution du concept d'occidentalisation. »

La publicité se termine. Il entre sur le plateau, Guaino va se démaquiller, le petit salon se vide. Je reste seule avec la chargée de communication de Mélenchon, sur le canapé, face à l'écran de télé. On le voit qui parle des « petites payes », des « braves gens », du « coût du malheur », du « carnet de commandes de la petite entreprise ». Puis de la France nation universaliste, de l'Amérique du Sud, Chavez, Morales, il rappelle que la France est frontalière du Brésil par la Guyane, avec 700 kilomètres de frontière.



Tout fait vrai. On ne peut pas ne pas le trouver sincère. C'est impossible. Il n'y a aucune composition. Tout à l'air naturel. Délié, improvisé, et qui pourtant tombe aussi juste que si c'était vrai. Les notes d'humour sonnent juste. Il a l'air de les inventer dans l'instant, alors que, pendant la pause, dans sa conversation avec Guaino, il a déjà utilisé cette image des soldats français envoyés pour mettre des décalcomanies sur les chars américains. Je n'avais d'ailleurs pas pu m'empêcher de sourire. Là, forcément, je ne ris pas, c'est la deuxième fois, c'est un effet. L'image a pourtant l'air de sortir de son esprit agile à l'instant. Tous les mots atteignent leur but. Je ris plusieurs fois. Ça fait mouche. La chargée de communication est contente. Olivier Mazerolle aussi a l'air séduit.

Guaino sort de la salle de maquillage, il ne peut pas s'empêcher de s'arrêter devant l'écran. Son attachée de presse lui dit : « On y va... » Il reste. Mazerolle vient de demander comment il va faire pour rembourser la dette s'il augmente le smic à 1 700 euros. La cravate rouge est fine, d'un rouge un peu cramoisi, par la couleur et le tissage elle a un côté vintage, c'est peut-être celle de son père, il paraît qu'il en a une valise pleine. Le visage, qui sourit naturellement, même quand il gronde, ce visage qui ne se ferme jamais, qui a toujours au moins les yeux qui pétillent, répond :

« Le prêteur a une force, mais l'emprunteur aussi a une force ! On peut tout à fait menacer les marchés de ne pas les rembourser. Alors vous verrez... »

Puis il dit qu'il va se retirer... il ne dit pas de l'Otan, il dit l'Otanne, il va se retirer de l'Otanne, et qu'on ne vienne pas lui dire qu'on dit Otan. Sur tout ce qui

Off. Jean-Luc Mélenchon avec Olivier Mazerolle dans les locaux de BFMTV.

« Sa tête de Français à l'histoire révolutionnaire, qui ne s'en laisse pas conter, ou de Français râleur, c'est une question de degré, d'intensité, on verra après le second tour jusqu'où il poussera le curseur. » Christine Angot

a trait aux Etats-Unis, il compte bien n'en faire qu'à sa tête. Sa tête de Français à l'histoire révolutionnaire, qui ne s'en laisse pas conter, ou de Français râleur, c'est une question de degré, d'intensité, on verra après le second tour jusqu'où il poussera le curseur, ça dépendra s'il fait quinze, vingt ou vingt-cinq pour cent au premier. Chaque fois qu'il parle des Etats-Unis, j'ai des souvenirs de l'occupation américaine qui me reviennent, comme si je l'avais connue. Comme Hervé Morin, moi aussi j'ai l'impression d'avoir découvert le chewing-gum et les salles de bains, et qu'on m'a imposé d'être une nation occidentale, alors que j'avais je ne sais combien de kilomètres de frontière avec le Brésil. Dès qu'il y a une phrase anglaise, il fait la prononciation du Français perdu à Londres qui cherche son camembert. Quand il se moque de François Hollande, par exemple, qui est allé rassurer la City en disant qu'il n'était pas dangereux. En fronçant les sourcils, avec toujours l'œil qui pétillait, la cravate rouge dit :

« Aie ame verri dangerouss. »

Avec l'index en l'air.

Olivier Mazerolle sourit. Je ris. Henri Guaino est parti. Un homme avec une veste noire à col mao dispose des bouteilles sur une petite table et des petits-fours, pour le pot.

Mélenchon sort satisfait du plateau.

« C'était bien, cette émission. »

Tout le monde est debout autour de lui dans le petit salon, un plateau passe avec des verres, quelqu'un dit :

« Vous voyez que les journalistes ne sont pas tous méchants ! »

■ ■ ■ Il répond en prenant une coupe :

« Un journaliste gentil, ça n'existe pas ! »

Tout le monde a un verre à la main et pose des questions. Quelqu'un demande s'il avait mesuré l'impact qu'aurait Victor Hugo sur la foule avant d'en réciter un poème.

« On est en France ! Quand je récite un poème de Victor Hugo, que les gens se taisent, c'est une façon de dire : "Voilà, on aime les belles choses, et on vous emmerde !" »

Quelqu'un demande s'il espère que Sarkozy va repasser, pour revenir plus fort en 2017.

Il secoue la tête, de l'air de celui qui s'affronte toujours aux mêmes incompréhensions :

« Non. Non. Voyons. Là-dessus, tout le monde se trompe. Ce serait une terrible erreur stratégique. Cette idée qu'il vaudrait mieux perdre pour reconstituer ses forces est absurde. Non. C'est une terrible erreur. Stratégiquement, c'est nul. Parce qu'on ne peut pas reconstituer ses forces quand on est mort. »

Quelqu'un demande, au cas où Hollande serait élu, s'il espère un poste au gouvernement. Pli de la bouche goguenard, yeux bleus qui brillent :

« Le ressentiment par rapport à l'argent remonte à la Révolution »

Racines. Pourquoi les Français supportent moins les inégalités.

Le Point : Pourquoi ne fait-il pas bon être riche en France ?

Patrice Gueniffey : Traditionnellement, les Français ont du mal à accepter les différences de fortune. En Angleterre, les inégalités sont plus importantes, mais les réactions sont moins vives.

Comment expliquer cette spécificité française ?

Le ressentiment contre l'argent et contre les inégalités de naissance remonte à la Révolution. La France est un pays plus égalitaire que les autres, car l'Etat joue un rôle. L'Etat a toujours été un facteur d'égalité. Les Français manifestent une hostilité virulente contre une classe supérieure qui ne jouerait pas un rôle de protection et ils sont dans une demande permanente d'Etat. Le ressentiment est aujourd'hui plus fort que dans les années 80, qui ont connu une vague néolibérale. Ce contexte a disparu. Le rejet actuel est d'abord lié, selon moi, à la mauvaise conjoncture.

La crise est l'explication ?

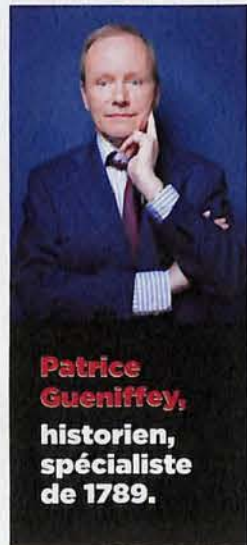
La corrélation est évidente. Les progrès de

l'économie financiarisée ont nourri ces ressentiments. Les Français ont l'impression qu'il y a une disjonction entre le travail et la richesse, que le travail n'est pas récompensé et qu'on peut être riche sans travailler. Le sentiment de l'impuissance politique est un autre facteur. La politique doit atténuer ou corriger les différences de richesse. Or plus Jean-Luc Mélenchon a des électeurs, moins les Français croient en une solution réelle et politique aux problèmes.

Mélenchon n'a pas le monopole du discours

« antiriches ». Ecoutez François Hollande et même, par moments, Nicolas Sarkozy...

Avec la crise, le rejet des riches, des financiers et des traders est devenu plus fort là où il existait, et il est né là où il n'existait pas. Plus le ressentiment est socialement fort et plus les candidats en rajoutent, c'est vrai. C'est de la rhétorique électorale. Le problème est qu'aucun d'entre eux n'a en main les instruments pour y remédier, d'où le succès de Jean-Luc Mélenchon et de



Patrice Gueniffey,
historien,
spécialiste
de 1789.

Marine Le Pen. Après le 6 mai, la politique appliquée sera à peu de chose près la même, quel que soit le vainqueur.

Etrangement, les Français se montrent aussi, parfois, admiratifs des riches...

La télé-réalité se porte très bien, alors qu'elle ne s'inspire que du mode de vie des riches et du spectacle de la richesse. On pourrait en dire autant de l'admiration portée aux footballeurs et aux acteurs. Il y a du ressentiment et de la fascination. On voudrait leur couper la tête et leur ressembler.

Si la crise dure, peut-on

craindre des violences à l'encontre des riches ou des possédants ?

C'est difficile à dire. Cela peut arriver, même si je ne crois pas à un phénomène massif. Nos sociétés sont démocratiques et globalement pacifiques. Il y a un certain nombre d'excités dans la nature, mais tout dépendra du résultat du 6 mai. Le déclencheur peut être l'échec rapide de la politique de François Hollande et le risque de la désillusion et de la radicalisation d'une partie de la gauche ■ PROPOS RECUEILLIS PAR SAÏD MAHRANE

« Non. Là encore, les gens se trompent. »

Le petit groupe de journalistes insiste, doute, n'y croit pas.

« Je vous le répète, c'est non. Mais ça, c'est quelque chose au PS qu'ils ne comprennent pas. C'est pourtant vrai. Ils ne comprennent pas que nous ne leur demandons rien ! »

Personne ne parviendra jamais à priver qui que ce soit du plaisir inouï qu'il prend à ne rien demander pour ne rien avoir à rembourser. Ce fameux talent, cette richesse que tout le monde lui reconnaît, de Guaino à Lavilliers, il est bien décidé à le garder pour lui, à continuer de narguer les socialistes, avec son art oratoire, ses phrases latines avec le verbe rejeté en fin de phrase, sa capacité à réunir tous les petits Français qui comme lui se sentaient pousser des ailes à l'école quand on leur parlait de Robespierre, mais qui, résultat des courses, n'ont guillotiné personne. A les bluffer avec son accent parfait en espagnol, puisqu'il le dit lui-même, il a une mentalité de bon élève. De tous ces talents-là, qui lui appartiennent, il compte les frustrer et faire fructifier son propre carnet de commandes ■



150 milliards pour les nationalisations

Areva, Total, EDF, GDF constitueront un pôle énergétique public. Les actionnaires privés n'auraient pas à s'inquiéter : l'Etat rachètera leurs actions pour 150 milliards d'euros (dont 100 milliards pour Total).

Troïka. J.-L. Mélenchon avec son conseiller économique, Jacques Généreux (à g.), et le communiste Pierre Laurent (à dr.).

Mélenchon ou le modèle albanais

Mirage.
Une idéologie des années 70 pour faire valser les milliards.

PAR ROMAIN GUBERT

« **R**assurez-vous, tout est prévu ! » Dans chacun de ses meetings, Jean-Luc Mélenchon répète cette phrase. Et c'est vrai ! Il ne ment pas : tout est prévu. Surréaliste, mais prévu. Son programme est entièrement financé. Mieux, le candidat du Front de gauche parvient même – il est le seul dans la campagne – à faire un peu d'excédent budgétaire. Eh oui ! Côté dépenses, son programme engage une centaine de milliards d'euros de dépenses nouvelles. Quant aux recettes, il parvient à faire rentrer dans les caisses de l'Etat un peu plus de 150 milliards d'euros ! Le surplus ? Il est aussitôt réinjecté dans l'économie, dans le logement, dans l'éducation. Et génère de nouvelles recettes. Qui sont à nouveau réinjectées. Et ainsi de suite. C'est tout simple. Pour y arriver, il suffit de voir grand. Et de ne pas réfléchir comme les autres. « Nous, on peut ! » (Seuil), c'est d'ailleurs le titre du dernier ouvrage de l'inspirateur du programme économique de Mélenchon, Jacques Généreux, professeur à Sciences po, tout de même. Ou, c'est son sous-titre, « Pourquoi et comment un pays peut tou-

jours faire ce qu'il veut face aux marchés »...

Un exemple ? Pour financer ses déficits et sa dette (1 600 milliards d'euros), l'Etat emprunte chaque année près de 180 milliards d'euros sur les marchés financiers – à 70 % étrangers. Une sujétion fâcheuse. La solution est toute simple : il faut « *renationaliser la dette* » en obligeant la Banque de France et les banques privées françaises à acheter des emprunts d'Etat dont les taux d'intérêt seront plafonnés. Ce qui diminuera le service de la dette. Magique.

Le match recettes/dépenses est construit de la même façon :

La retraite à 60 ans redevient la norme et on oublie la réforme de 2010. Facture chiffrée par l'Institut de l'entreprise, un groupe de réflexion patronal : une trentaine de milliards d'euros.

Le smic à 1 700 euros. Le débat sur le coût du travail est, aux yeux de Mélenchon, une vue de l'esprit. D'ailleurs, les patrons n'ont pas de souci à se faire : le 7 mai, le smic n'augmentera pas d'un seul coup de 21,5 % pour passer à 1 700 euros. Jean-Luc Mélenchon s'est donné les cinq ans de son mandat pour y parvenir. Les grandes entreprises n'auront pas le choix. Pour les PME de moins de 50 salariés, à condition d'employer 60 % de smicards, l'Etat sera là. Mode d'emploi : les transferts de charges. Coût pour les entreprises : une vingtaine de milliards d'euros. Et pour contrebalancer l'inévitable inflation de l'échelle des salaires (le salaire médian est aujourd'hui de 1 760 euros), tout est prévu : les salaires seront encadrés.

Dans le privé comme dans le public, ils ne pourront dépasser une échelle de 1 à 20.

La santé gratuite. Le budget de la Sécurité sociale est le premier poste de dépenses publiques (450 milliards d'euros, soit environ un quart du PIB). Qu'à cela ne tienne, il faut aller de l'avant : les dépenses de santé seront remboursées à 100 %, optique et dentaire compris. Facture : une quarantaine de milliards d'euros supplémentaires.

L'éducation. La recherche ? Budget doublé. L'enseignement professionnel ? Même chose. Le sport ? Il doit représenter 1 % du budget national.

Pour la partie « recettes », le programme de Mélenchon est tout aussi audacieux. Et il ne lésine pas sur les prévisions de recettes. Hollande veut taxer à 75 % les revenus supérieurs à 1 million d'euros ? Petit bras, pour Mélenchon. **Acte un :** le nombre de tranches de l'impôt sur le revenu passe de 5 à 14, avec un taux de 100 % à partir de 360 000 euros par part. Au-dessus, l'Etat prend tout. Recettes estimées pour l'Etat : une vingtaine de milliards. **Acte 2 :** toutes les niches fiscales, quelles qu'elles soient, sont supprimées. Recettes espérées : 100 milliards d'euros ! Rien que ça... **Acte 3 :** l'ISF est revu de fond en comble. A la hausse, bien sûr. Quant aux entreprises, les exonérations fiscales dont elles bénéficient sont supprimées. Recettes immédiates pour l'Etat : une trentaine de milliards d'euros ! Une taxe de 10 % sur les revenus financiers est aussi instaurée. Rassurez-vous, tout est prévu ■